Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 38 (1900)

Heft: 29

Artikel: Bancs pour s'asseoir

Autor: L.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198256

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER Grand-Chène, 11, Lausanne.

Montreux, Ger ''e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc. Rédaction et abonnements:

BUREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50. Etranger: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 4er janvier, 4er avril, 4er juillet et 4er octobre. S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes. PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A l'eau!

Nous voilà depuis huit jours dans les chaleurs de la canicule. A l'ombre de la Cathédrale aussi bien que dans les appartements les mieux garantis contre les ardeurs solaires, le thermomètre oscille entre 31 et 350 centigrades. Les rues sont désertes. Tous les fortunés de ce monde qui peuvent s'accorder des vacances sont allés à la montagne chercher une fraîcheur relative. Jamais les marchands de combustibles n'ont vu leur commerce dans un pareil marasme. Mon vieux farceur d'ami de Corcelles-le-Jorat a beau offrir du sapin ou du fayard à cinq stères par moule, il ne vend plus une bûche et il sèche sur pied, avec son bois. Les maraîchers, les agriculteurs dont la récolte de regain paraît compromise, demandent de la pluie à grands cris. Ne pouvant plus se procurer une goutte d'eau fraîche, quelques abstinents songent à revenir au jus de nos coteaux. Bref, pour une période caniculaire, c'en est une de tout premier ordre. Et, au dire du Messager boiteux et du grand astrologue de Chillon, elle durera cinq semaines encore!

Mais avons-nous vraiment sujet de nous lamenter? Songeons aux habitants des terres brûlées, des mornes régions sans forêts ni vergers, où ne miroite aucun lac, où n'a jamais retenti la chanson du moindre ruisselet! Que ne donneraient-ils pas, eux, pour se plonger dans notre bleu Léman! C'est le cas de le dire, nous ignorons notre félicité: voici la nappe d'eau la plus merveilleuse qu'on puisse rèver; nous pourrions nous y rafraichir chaque jour le corps et l'esprit, et c'est à peine si, arrivés à l'àge mûr, nous nous y trempons une demidouzaine de fois par année.

Où prendre le temps de ces baignades quotidiennes? me direz-vous. — Mais, vous répondrai-je, ne savez-vous pas que les gens très occupés trouvent le temps de faire tout, et qu'il n'y a que les oisifs qui n'aient pas de loi-

Le souvenir des étés où, écoliers, vous filiez au lac par le plus court chemin, s'est-il effacé? Ce n'est pas croyable. On oublie son histoire ancienne, les noms des Pharaons, des papes et des empereurs; on oublie son grec ou son algèbre; mais on n'oublie pas le temps où, les reins ceints d'un de ces pagnes que les gamins lausannois appellent des caches, on menait une délicieuse vie d'amphibie.

A cet âge-là, les teintes légères de l'eau, les jeux de lumière variant selon le moment de la journée, la silhouette d'une barque à l'horizon vaporeux, le soleil plongeant dans l'onde lumineuse, tout cela ne nous disait encore rien. Le bonheur suprème consistait à vivre quelques heures entièrement libre, face à face avec la nature, à nous croire des Robinsons abandonnés à leurs propres ressources, ou de terribles Peaux-Rouges se faisant une pirogue de tout pour chasser le requin et le crocodile, ou se glissant comme des serpents dans les jungles des Pierrettes pour surprendre le tigre royal.

Des bains, nous en prenions, sans doute,

puisque nous nous initions réciproquement à l'art de la natation, puisque nous allions avec un courage de héros à vingt ou trente brasses en avant nous jucher sur des îlots sous-lacustres portant les noms de Pierre-de-Quatre et de Pierre-de-Douze. Mais, pour ne point mentir, je dois ajouter que, certains jours, le fin sable de la grève nous paraissait préférable à toutes les séductions de l'eau. C'étaient de ces journées où nous revenaient les échos de quelque accident et où l'idée du danger nous empoignait malgré nous. Si quelqu'un de nous allait avoir la crampe en nageant au large! Qu'était-ce que cette crampe? nous ne le savions pas; et c'est précisément pourquoi elle nous inspirait une même terreur à tous. Alors, en ces moments de trac, nous suivions l'exemple d'un camarade à qui sa mère recommandait chaque fois de ne pas faire des vaillances, nous restions à terre, nous baignant dans le sable chaud, creusant des tranchées, détournant des canaux, allumant du feu, grignottant notre pain, rôtissant des escargots, à défaut d'autre gibier, et nous culottant la peau comme de vrais sauvages.

Et cela ne vous dirait plus rien, cette existence-là? Mais, songez qu'Adam et Eve n'en ont pas mené une plus heureuse avant l'affaire de la pomme. Pourquoi n'y pas goûter de nouveau de temps en temps? Pourquoi ne pas rafraichir ses impressions d'enfance en pratiquant une aussi salutaire hygiène? Vrai, on ne se baigne pas assez chez nous; on ne fait au reste pas grand'chose pour nous faciliter cet exercice et ce plaisir. Et des milliers de personnes se privent ainsi d'une des meilleures jouissances que nous connaissions.

A l'eau! pendant les chaleurs caniculaires; à l'eau! avant que l'âge vous cloue dans votre fauteuil; à l'eau! pour vous épargner une foule de petites incommodités et de bobos; à l'eau bleue de nos lacs d'une si douce poésie; à l'eau qui ragaillardit et rajeunit; à l'eau! à l'eau!

Je voudrais souhaiter aussi à notre Conseil communal lausannois, qui respire à peine dans sa salle surchauffée et sans air, de pouvoir tenir ses séances estivales sur les flots du Léman; mais je serais taxé avec raison d'irrévérencieux; on ne manquerait pas de dire que j'essaie de lui faire faire le plongeon et que si quelqu'un mérite d'ètre à l'eau, c'est celui auquel la température de ces jours a inspiré ces lignes.

Bancs pour s'asseoir.

Voilà un titre on ne peut plus naïf, direzvous, pourquoi les bancs sont-ils faits, sinon pour s'asseoir!

Pas si naïf que cela, me permettrai-je de vous répondre; il existe bel et bien, et tout particulièrement à Lausanne, des bancs qui ne sont pas faits pour s'asseoir: Voyez nos promena-

Durant les belles et chaudes journées de l'été, des centaines de Lausannois et d'étrangers dirigent leurs pas vers les beaux ombrages de Montbenon... Mais pourquoi nombre d'entre eux ne se reposent-ils pas immédiatement sous les grands tilleuls pour y jouir paisiblement de la fraîcheur? Pourquoi les voit-on aller et venir, regardant à droite et à gauche comme des âmes inquiètes?

Hélas! parce qu'ils sont à la recherche d'un « banc pour s'asseoir ».

Mais il y en a en quantité sur Montbenon, on ne peut faire dix pas sans en trouver un, me direz-vous!

C'est parfaitement vrai, mais permettez-moi de vous faire observer que ces bancs ne sont point la pour s'asseoir; les uns sont destinés à recevoir du sable ou du gravier, les autres sont encombrés de divers objets, entourés de poussettes et autres véhicules pour enfants.

Voulez-vous vous en convaincre? allez vous promener sur Montbenon, dès les deux ou trois heures de l'après-midi, et cherchez un banc: vous irez vainement de l'un à l'autre, impossible de vous asseoir. Les bonnes, les mamans, les grand'mamans accompagn(es d'innombrables moutards se sont emparés de la place. Pendant que les unes tricotent, que les autres allaitent ou mettent les bébés en situation de satisfaire à certaines exigences de la nature, d'autres moutards - les plus grands qui sont venus les mains pleines de seaux, de pelles, et autres ustensiles en fer-blanc, recouvrent de sable et de gravier le banc dont ils disposent, avec une fiévreuse activité. Puis, variant leurs manipulations, ils creusent la terre, vont chercher de l'eau, et brassent le mortier qu'ils façonnent - sur le banc - en manière de petits pâtés.

Nous en avons vu qui ne se donnaient pas mème le temps d'aller chercher de l'eau à la fontaine et qui s'en procuraient, tout naturellement, sur place. C'est plus vite fait.

Un jour, nous ne pûmes nous empêcher de faire observer à la gardienne de trois ou quatre moutards, combien il était peu convenable de permettre à ceux-ci de salir ainsi les bancs destinés aux promeneurs.

Mal nous en a pris.

C'était une grand'maman, qui n'avait plus que deux ou trois dents. Elle nous les montra, longues et menaçantes, en disant d'un ton acariètre:

« N'avez-vous jamais été enfant, vous?... D'ailleurs, ça nous regarde, Montbenon est aussi bien à nous qu'à vous!... »

Et, s'adressant aux enfants, elle ajouta: « Oui, mes chéris, faites vite des petits pâtés. » En telle occurrence, essayez donc de vous

Et pendant que les moutards sont tout entiers à leur affaire, la mère, assise à l'extrèmité du banc et fidèle gardienne, veille à la fois sur la poussette, les gamins et les nombreux objets entassés sur la partie du banc restée libre: petits coussins, couvertures, mouchoirs, jouets, biberons, etc.

Encore une fois, allez donc vous asseoir, pauvres promeneurs!

Et la maman ne tarde pas à tirer d'un panier, suspendu à l'arrière de la poussette, les petites provisions pour la dînette. On voit alors les jeunes convives mordre à belles dents dans des tartines aux myrtilles ou autres fruits, s'en barbouiller la figure jusqu'aux oreilles et s'empâter les mains à qui mieux mieux.

Après la rentrée à la maison de ces fidèles habitués de Montbenon, on a le plaisir de voir des croûtes de pain, des fruits à demi rongés, des écorces d'orange et des fragments de journaux joncher le sol.

On nous objectera évidemment que tout cela est pour le mieux, que Montbenon est l'arène on ne peut plus favorable au développement, aux ébats salutaires de la génération en herbe, et que tout ce que nous venons de critiquer est, au contraire, un bienfait.

Peut-être, mais au nom du ciel, que ceux qui ont pour mission d'orner et de conserver nos promenades publiques en bon état, et qui permettent ces petits désordres soient conséquents; que sur la généralité des bancs - puisque la chose parait utile — on lise en grosses lettres: Banc pour poussettes, nourrices et petits pâtes.

Mais qu'on en réserve au moins quelquesuns pour les promeneurs, avec cette inscription: Banc pour s'asseoir. L. M.

Le nègre par amour.

Certes, je suis d'avis que, lorsqu'un homme aime une femme, il doit lui donner des preuves de son affection, être toujours prêt à accomplir en son honneur les actes les plus héroïques, c'est-à-dire les plus insensés; il doit accepter avec bonheur tous les sacrifices, et son dévouement doit être sans bornes; le véritable amour ne raisonne pas. Le mot « impossible » doit être rayé du vocabulaire des amants; cependant, il est des cas, très rares, il est vrai, où l'homme le plus énamouré peut hésiter, dût-il perdre à jamais l'espoir de posséder l'objet

Je me suis trouvé dans ce cas; voici ma confession.

J'avais vingt-deux ans, ce n'est pas d'hier ; j'étais ardent, enthousiaste, le cœur débordant d'affection, lorsque je fus présenté à mistress Lucy, une Anglaise d'une grande beauté qui prenait les bains de mer à Dinard.

Elle était veuve; c'était une blonde idéale, au teint mat, sans la plus petite tache de rousseur, à la peau blanche comme du lait, à l'aspect sévère, aux façons puritaines, ce qui ne lui messeyait pas ; j'en tombai éperdûment amoureux et n'eus plus qu'un désir : obtenir sa main.

Sous ses dehors graves, mistress Lucy cachait une nature romanesque; à la première ouverture, elle me déclara qu'elle n'appartiendrait qu'à celui qui lui donnerait des preuves réelles d'amour. Elle avait, paraît-il, épousé son premier mari un peu à la légère : ne médisons pas des morts.

Mistress, lui dis-je, comme un petit fou que j'étais, mettez-moi à l'épreuve.

- Aôh, je vôlais bien, dit-elle; je pars demain, suivez-moa.

Au bout du monde!

No, en Suisse.

J'ai horreur des voyages, j'exècre les hôtels; néanmoins, je fis mes malles et je partis.

Oh! ce voyage en Suisse, je me le rappellerai

toujours; un guide à la main, je suivais mistress Lucy comme son ombre, lisant à haute voix les passages relatifs au site ou au monument que nous visitions et le soir, dans le salon de l'hôtel, bien que je tombasse de sommeil, il fallait que je lui fisse la lecture du Times en entier. Je m'étais bien promis que sitôt après notre mariage, j'en cesserais l'abonnement.

Le dimanche, jour de repos, nous ne voyagions pas; assis aux pieds de ma compagne, je lui lisais la Bible.

Nous visitâmes ainsi la Savoie et la Suisse, mistress Lucy infatigable, toujours fraîche, chastement enveloppée dans une longue robe montante qui me cachait sa jolie gorge et moi, pâle, amaigri, l'œil cave, succombant à la fatigue.

La jolie veuve avait la passion des ascensions, je déteste la marche; tous les matins, elle me faisait lever à des heures invraisemblables : encore endormi, l'alpenstock à la main, il me fallait gravir les montagnes les plus élevées; elle ne me faisait pas grâce du plus petit pic. Tous les jours, grelottant de froid, j'assistais à un nouveau lever du so-

Lorsque nous étions arrivés sur la crête la plus haute:

- Ouvrez le guide, me disait-elle, lisez le description.

Je lisais; elle émettait quelques réflexions.

- Ne trovez-vo pas que plus l'on monte, plus l'âme s'élève?

Il est certain, mistress, qu'à trois mille mètres d'altitude, la pensée atteint les plus hautes régions. Yes, vo m'avez compris.

Parfois, il lui prenait envie de posséder une fleur alpestre qui croissait au bord d'un précipice.

Allez chercher, me disait-elle.

Frissonnant, j'obéissais; fermant les yeux pour éloigner le vertige, je me couchais à plat ventre, et rampant comme un indien dans les jungles, je me glissais non sans passer par toutes les affres de la eur jusqu'à la maudite plante que je rapportais, triomphant, dissimulant mal ma frayeur.

Elle humait une seconde la fleur qui m'avait coûté tant de peine et elle la jetait avec dédain.

Le plus grand supplice pour moi était celui de l'album. A n'importe quelle heure, en chemin de fer, en bateau, à table, elle tirait un album de son sac de voyage.

- Ecrivez une belle pensée, me commandait-elle. Je prenais le crayon, mais j'avais beau me creutête, je ne trouvais rien; il fallait s'exécuter quand même; ce que j'inscrivais était idiot.

« Avec ses neiges éternelles, le Mont Blanc me

glace ; je ne veux pas l'escalader, je préfère la val-

Parfois elle voulait des vers :

Le soleil, sur le Mont Salève, Tous les matins se lève.

Un jour, je voulus être aimable, j'écrivis :

« Mistress Lucy est la plus adorable des Anglai-

Elle fronça le sourcil: Effacez, dit-elle, et mettez: Je suis un sot.

J'obéis et je signai.

Oh! cet album, comme je me promettais de le brûler le lendemain de notre mariage!

Nous arrivâmes à Genève où mistress Lucy m'annonça qu'elle avait l'intention de séjourner quelque temps. Cette nouvelle me ravit, j'allais enfin me reposer. Je me réjouissais à l'idée de visiter cette ville coquette, unique au monde, de rêver sur les bords de son lac. J'avais compté sans ma compagne. Elle s'aboucha aussitôt avec les membres de la colonie anglaise; elle me présenta et, dès lors, je n'eus plus un instant de tranquillité. Je n'ai aucun goût pour les exercices violents, il me fallut prendre part à des parties interminables de crocket, de lawn-tennis. Le soir, mistress Lucy m'emmenait aux conférences de l'Armée du Salut où je me pinçais jusqu'au sang pour ne pas dormir. Sur la foi d'un prédicant américain, elle s'avisa de suivre un régime exclusivement végétarien. Je dus l'imiter. Je ne mangeai plus que de la salade et je ne bus plus que de l'eau.

Je maigrissais à vue d'œil; je la pressai de hâter notre union; je tombais d'inanition.

— Ne vous ai-je pas assez donné de preuves d'a-

mour, mistress ? lui demandai-je.

No, pas encore, patientez.

Un soir, elle témoigna le désir d'aller au théâtre: je m'informai du programme. La troupe commencait par un lever de rideau : Le nègre par amour, commédie en un acte.

Soudain, mistress Lucy devint pensive.

Elle me prit les mains.

Emile, me dit-elle, c'est la première fois qu'elle m'appelait par mon prénom.

Et lentement, en me fixant:

Le nègre par amour, oh! c'est ça aimer! Faites cela pour moi et je vous appartiens! Comme je la regardais, effaré.

Il hésite, le lâche! s'écria-t-elle en me repous-

Elle rentra dans sa chambre dont elle me ferma

la porte au nez; le lendemain, elle quitta l'hôtel, je ne l'ai jamais revue.

J'en appelle à toutes les femmes: Fus-je coupable? Eugène Fourrier.

Le coin.

Un ami du Conteur yaudois a déniché chez un bouquiniste de Lausanne une série de vieilles chansons manuscrites, sans nom d'auteur. Il a bien voulu nous les envoyer. En voici une qui est intitulée Le coin et qui se chante sur l'air de La pipe de tabac ou de ll ne faut pas dire « Fontaine... »

Il faut bien peu de place au sage, Un coin suffit à son bonheur. Je ne voudrais pour tout partage Qu'un coin qui sût plaire à mon cœur. Heureux celui qui dans ce monde Ne porte pas ses vœux trop loin Et sait, lorsque l'orage gronde, Se tenir tapi dans son coin.

Joli coin où ma tendre amie Avec moi puisse se loger, Coin d'un bois où ma rêverie Le soir puisse se prolonger, Voilà les trésors où j'aspire. De tout le reste je dis : foin! Car que fait le plus grand empire Au possesseur d'un jolicoin?

L'hiver, lorsque la médisance Dans nos salons tient ses bureaux. Qu'on y déchire l'innocence Par les plus horribles propos, Fuyant avec un soin extrême Les méchants que je n'aime point, A côté de celle que j'aime, Du fourneau je garde le coin.

Tiré des mêmes papiers jaunis :

LA FEMME

La femme en son enfance est une fleur naissante: Cultivons-la;

Dans son adolescence, une barque flottante: Arrêtons-la;

Dans un âge plus mûr, une vigne abondante: Vendangeons-la;

Dans la vieillesse enfin, une charge pesante : Supportons-la.

La preseintachon d'on drapeau.

L'étâi l'abbaï proutse dè Losena. Lè damusalé l'avant fé on drapeau, et peinsadè, falliâi lo preseintâ à la pararda. Lo comité s'etâi rasseimblliâ pè lè Trai-Pindzon, et l'avant décidâ que lo présideint farai lo discou. Ne sé pas se ci présideint l'avâi dè la peina à mena la leingua ào bin cein que lâi avâi, mâ lâi firont son discou et ie du lo recordà. N'étâi pas question dè lâo criâ coumeint les fennès dè Bimant: « Retornâ férè on to, la soupa n'est pas presta. » L'étâi lo momeint de fére lo discou.

Lo présideint, qu'avâi la gruletta, démandè à on autro se ne vâo pas férè lo discou à sa pllièce.

- Ma fai na, que lâi repond: te compreind, l'è tè que ti présideint, lè tè que te faut lo derè.

Adan lo présideint montè su l'estrade et ie coumeince... ein français, lo bon sang:

« Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau.... » Et ie crotzè.

- L'insigne de notre société, que lai dit tot bas ion dâo comité.

« Le... le... l'in... l'insecte de notre société, »

que dit lo présideint. - Na, *l'insigne*, qu'on lâi redit.

Et lo présideint recoumeince : « Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter

ce drapeau, l'insecte... » Na. l'insigne.

« Citoyens, j'ai l'honneur... Diabliè mè bourlâi que redio on mot!»

Et ie décheint dè l'estrade.

LOUIS FAVRAT.